



© J. Tarayre

Être consolé



© D.R.

« C'est Rachel qui pleure
et ne veut pas être consolée »
Le refus de consolation pour trouver
la consolation véritable

LA BIBLE PROCÈDE SOUVENT par paradoxes : elle empêche ainsi le déclenchement des automatismes de la pensée, l'envahissement du discours par les lieux communs. C'est ainsi que, pour évoquer la maternité dans le livre de la Genèse, on présente trois générations successives de femmes infécondes : Sara, Rébecca, Rachel. La stérilité s'avère une manière de parler en fait de la maternité sans le décorum encombrant et les phrases rebattues qui l'accompagnent souvent. C'est dans l'impossibilité de concevoir que l'on découvre dans leur vérité des femmes et des hommes : que veulent-ils exactement ?



Que sont-ils prêts à faire pour engendrer, et pourquoi ? Et puis on rencontre Dieu lui-même qui agit dans le secret de la chair et dévoile qu'aucune œuvre humaine ne s'accomplit sans lui. La maternité n'est donc pas une réalité humaine connue qui se développerait sous le regard lointain de Dieu ; elle procède de lui et du coup le concept de maternité mute. Ainsi en va-t-il de la consolation. Le chemin biblique pour l'explorer est plus d'une fois le refus de la consolation. Plusieurs personnages-clés de la Bible renâclent à recevoir les apaisements attirés que leurs proches sont prêts à leur offrir. Ils déjouent d'emblée les évidences de la compassion socialisée et les désirs de *happy end*. Ils mettent en quelque sorte Dieu en demeure de répondre à leur tourment et de nous révéler ce que « consoler » veut dire.

Les mots pour le dire

Niham : consolation et conversion

Avant d'approcher quelques textes bibliques, il nous faut préciser quelque peu le vocabulaire de la consolation. Le mot-clé en hébreu en est le verbe *niham*. Ce verbe oriente vers deux grandes directions : « se repentir » ou bien « se consoler ». Dans le premier cas, il est régulièrement traduit dans la Septante par le verbe *métanoëïn* auquel correspond le nom *métanoïa*, ce vocable si important dans la tradition chrétienne postérieure, la *métanoïa* désignant la conversion. Dans le second cas – « consoler » ou « se laisser consoler » selon la conjugaison utilisée –, *niham* est traduit dans la Septante le plus souvent par le verbe *parakaleïn* que l'on retrouvera dans le Nouveau Testament. Les deux éléments qui constituent ce terme sont *para* – qui suggère l'idée de proximité (« à côté ») et *kaleïn*, le verbe simple, qui signifie « appeler ». Mais le sens de *parakaleïn* peut être envisagé de deux

points de vue : ou bien l'action part du sujet ou bien elle s'adresse au sujet. Quand le sujet est le point de départ, *parakaleîn* peut se traduire par « convoquer auprès de soi, appeler à son secours ». Dans l'autre cas, il veut dire « exhorter, adresser une parole à une personne auprès de qui on se trouve », d'où le sens de « consoler » – la parole qu'on profère pouvant être un propos de réconfort et de soutien¹.

On a souvent remarqué que le mot grec *parakaleîn* correspond par sa structure au latin *advocare* : « appeler (*vocare*) vers (*ad*) soi », un verbe employé particulièrement dans la sphère des procès. Les parties en présence font appel pour les aider à une personne connaissant le droit ainsi que l'art de la parole : l'*advocatus*, l'avocat (littéralement : « celui qui est appelé pour assister »). *Advocatus* est à *advocare* ce que *paraklêtos* en grec est à *parakaleîn*. Le *paraclèt* est « celui que l'on a mandé auprès de soi » (l'action part du sujet qui convoque) ou bien il est « celui qui console » (l'action s'adresse au sujet). Dans ces deux acceptions, c'est le nom attribué à l'Esprit dans l'Évangile de Jean.

Changer d'idée, passer à un autre état d'esprit

Revenons au verbe hébreu *niham*. Quel est le rapport entre les deux versants du sens : l'idée de repentir et celle de consolation ? Dans les deux cas, il est question de changer d'avis, d'état d'esprit, de passer à un autre paysage intérieur. On dit plusieurs fois dans la Bible que Dieu se repent : quand il décide de lancer le déluge par exemple pour anéantir la violente race des hommes ou encore quand il s'aperçoit que Saül, le premier roi messie qu'il a suscité, ne marche pas dans ses voies et doit être rejeté. Dieu constate, non pas qu'il s'est trompé, mais que les humains auxquels il a fait confiance ne lui rendent pas la pareille ; ils n'en font qu'à leur tête et la situation devient intenable. Mais à chaque fois aussi, quand Dieu « se repent », il prépare du neuf pour la suite. Il ne se contente pas de mettre un terme à un état

1. Le verbe « prend ce sens [celui de « consoler »] à la période hellénistique à partir du sens classique « exhorter », « inciter », « encourager », c'est-à-dire « remonter ». Il subsistera en ce sens dans le Nouveau Testament et dans le grec des Chrétiens », Marguerite HARL et collaborateurs, *La Bible*

d'Alexandrie, vol. 1: *La Genèse*, note pour Gn 24,67, Cerf, 1986, p. 205. Notons toutefois que notre verbe *parakaleîn* conserve ses deux acceptions dans le Nouveau Testament. Un exemple : en 2 Co 1,3-7, le mot signifie « consoler » ; dans le chapitre suivant (2 Co 2,8), il signifie « exhorter ».



de chose, il conçoit déjà le projet de faire autrement, avec d'autres personnes. C'est ainsi que Dieu ordonne à Noé de construire une arche qui sauvera un reste d'humains et des représentants de tous les animaux, afin de repeupler la terre. De même il demande à son prophète Samuel, alors que Saül est encore sur le trône, de conférer l'onction à un nouveau roi : David.

Quant à la consolation, elle signale également l'accès à un état d'esprit différent. Après la mort de leur premier enfant, conçu dans une situation d'adultère, il est dit que « David consola Bethsabée » qui est alors devenue sa femme légitime : tous deux conçoivent un second fils, Salomon, « qui fut aimé du Seigneur » (2 S 12,24) et qui deviendra le successeur de David (1 R 1). La consolation ne colmate pas un état de fait désormais installé pour le rendre supportable ; elle change la donne, épure le passé, entraîne vers une nouvelle étape. Donnons un ultime exemple : quand Isaac accueille Rébecca, il la fait entrer dans la tente de sa mère décédée, Sara : « Rébecca devint sa femme, il l'aima, et – comme dit littéralement l'hébreu – Isaac fut consolé *après* sa mère » (Gn 24,67). La consolation vise un « après » qui marque le passage, sans toutefois congédier le passé : Isaac invite bel et bien son épouse dans le lieu de sa mère et tous deux vont perpétuer la descendance de Sara et d'Abraham.

Les mots grecs qui traduisent les deux acceptions de *niham* suggèrent la traversée et le changement. *Métanoëin* comporte l'idée d'un « après » : il signifie que, « après (*méta*) » une certaine disposition, on passe à une nouvelle manière de penser (*noïa*). De même *parakaleïn*, parce qu'il évoque la convocation d'un nouveau personnage, signale du même coup que la situation a changé.

« Comment pouvez-vous me consoler avec du vent ? »

Une question s'impose alors : la consolation apporte-t-elle une mutation profonde qui fait entrer dans de nouvelles dispositions ? Ou bien fait-elle simplement partie d'un diptyque banal qu'on pourrait résumer par ces adages racornis : « après la pluie le beau temps » ou « après les larmes l'apaisement » ? Ceux qui résistent aux réconforts coutumiers posent une alternative rigoureuse : ou bien il n'est pas possible d'être consolé par les siens parce que ce pourquoi l'on pleure ne peut s'atténuer ni se résorber ; ou bien Dieu doit intervenir et sa parole fera une trouée, nous emmènera ailleurs. On trouve certes dans la Bible des rites de consolation qui adoucissent la peine, aident à admettre l'inéluctable et à s'y conformer. Cela relève d'une sagesse humaine qui a sa noblesse et son utilité. Mais si Dieu est Dieu, il nous faut entendre de sa part une annonce inouïe. Le refus d'être consolé enjoint donc à Dieu d'intervenir, de répondre.

Job et l'ultime malheur d'avoir des consolateurs

Job fait une critique radicale des discours mille fois entendus, ces « paroles fatiguées » ou « usées » dont parle Qohélet (1,8). Quand il a tout perdu – ses enfants, ses biens, sa santé et même le soutien de son épouse –, Job s'assied dans la cendre et voit arriver trois amis qui viennent de différentes régions « pour le plaindre et le consoler » (Jb 2,11)². Mais très vite, on comprend que ces amis chargent Job plus encore, ils l'accusent en des discours éloquentes, tout remplis de belles idées religieuses. Le fond de leur pensée est que Job, pour souffrir ce qu'il endure, est certainement coupable. L'un d'eux, Élip haz, formule ainsi son verdict : « Est-ce à cause de ta piété que [Dieu] te châtie, qu'il entre en jugement avec toi ? N'y a-t-il pas beaucoup de mal en toi, tes fautes ne sont-elles pas sans limite ? » (Jb 22,4-5). Mais Job

2. Littéralement : « pour hocher (la tête) pour lui et le consoler ». On retrouve l'expression en Jb 42,11.



n'accepte pas cette conception : s'il faut être réconforté au prix d'une reconnaissance publique de fautes qu'on n'a pas commises, plutôt rester inconsolé.

Le religieux Éliphas lui a pourtant rappelé qu'il devrait se satisfaire « des consolations de Dieu et de la parole qu'on (lui) adresse avec douceur » (Jb 15,11). Il entrelace cette noble admonestation d'un réquisitoire assez rude : « C'est contre Dieu que tu tournes ta colère et que tu profères de tels propos » (Jb 15,13)³. Job explose alors : « J'ai entendu beaucoup de choses semblables ; vous êtes tous de pénibles consolateurs. Y aura-t-il une fin à ces paroles qui ne sont que du vent ? » (Jb 16,2). Il jettera plus loin à l'aréopage des sages orientaux qui se tiennent devant lui : « Comment pouvez-vous me consoler avec du vent ? » (Jb 21,34).

N'avoir que Dieu à qui s'adresser

Dans ses propres harangues, Job ne cesse de provoquer Dieu à lui répondre ; il cherche des paroles qui soient à la hauteur de ce qu'il souffre et pense, loin des propos convenables de son entourage. Il voudrait trouver le lieu où Dieu se tient ; ainsi, explique-t-il, « je saurais par quels propos il me répondrait et je comprendrais ce qu'il me dirait » (Jb 23,5).

Et Dieu lui répondra longuement avant de conclure par deux fois à l'adresse des compagnons de Job : « Vous n'avez pas parlé de moi correctement comme l'a fait Job mon serviteur » (Jb 42,7-8). Une traduction littérale donnerait : « vous n'avez pas correctement parlé à moi comme Job l'a fait ». Ce que Dieu reproche aux dévots qui entouraient Job, c'est d'avoir parlé en circuit fermé, comme des gens qui n'ont plus besoin de s'adresser à Dieu tant ils sont sûrs de leur fait. Refuser les consolations frelatées, c'était n'avoir que Dieu à qui s'adresser, lui parler sans cesse.

3. Je reste perplexe devant la savante étude de Jacques VERMEYLEN (*Job, ses amis et son Dieu. La légende de Job et ses relectures postexiliques*, Leiden, Brill, 1986) qui met au jour trois étapes dans la rédaction du livre de Job et montre que dans l'étape initiale Job était un homme dépassant les bornes par ses propos outranciers, alors que ses amis disent ce qu'il faut dire et que Dieu lui-même reprendra. Le livre de Job

atteint un excès (de souffrance, de parole, d'audace dans l'adresse à Dieu) qui s'ajuste assez mal à une compréhension moyenne, mesurée. Les amis de Job ont raison comme les démons dans les évangiles ont raison : ils disent des choses justes sur Jésus, mais sans que cela vienne d'une adhésion de leur être. Ils ont donc raison sans être dans la vérité.

Contrairement à ses amis, Job est le seul qui soit accablé de maux. Sa seule espérance dans la nuit qu'il traverse est que Dieu lui réponde⁴. Quand Dieu aura parlé et l'aura arraché à son désastre, ses connaissances de naguère viendront et le consoleront. Mais l'authentique consolation aura déjà été donnée : c'est la présence manifestée de Dieu qui s'est entretenu face à face avec Job. Le texte suggère une parenté de fond entre les deux, voire une ressemblance⁵. Dieu ne console pas Job en le berçant de douces paroles ; il lui parle de son œuvre créatrice comme à un proche, il lui raconte comment il défait les auteurs de mal comme à un ami qui peut le comprendre.

Jacob : le refus de consolation pour la mort de son fils

Aux côtés de Job, deux autres personnages sont présentés comme des gens qui refusent les consolations : Jacob dans la Genèse et son épouse Rachel que le livre de Jérémie fait resurgir. Intéressons-nous d'abord à Jacob.

Les fils de Jacob ont vendu leur frère Joseph comme esclave en Égypte. Ils envoient à leur vieux père la tunique de Joseph qu'ils ont pris soin de maculer du sang d'un bouc. Jacob en conclut alors que Joseph est mort et il se met à porter le deuil de ce fils bien-aimé. À ce moment, « tous ses fils et toutes ses filles se levèrent pour le consoler, mais il refusa de se laisser consoler. Il dit : "C'est que je descendrai en deuil vers mon fils au shéol", et son père le pleura » (Gn 37,35). Ses proches viennent accomplir auprès de lui leurs devoirs prescrits de consolation – des gestes rituels, des paroles compatissantes qui invitent à accepter ce qu'on ne peut changer. Mais Jacob refuse de se laisser aller à ce mouvement socialisé qui cherche à séparer les vivants

4. Françoise Mies a magnifiquement mis en lumière ce ressort de l'espérance dans le livre de Job : « Job espère que Dieu l'écoute, que Dieu lui parle, que Dieu le désire, que Dieu se souvienne de lui (...) que Dieu se dresse pour lui comme un sauveur... », in *L'espérance de Job*, Leuven University Press, 2006, p. 584.

5. Tout commence en Job 1 par Dieu qui reçoit dans son sanctuaire céleste les « fils de Dieu » (les anges) tandis que Job reçoit régulièrement ses fils. Cet effet de mise en scène en miroir se poursuit pendant tout le livre : les mots que Dieu prononce sont aussi ceux de Job et réciproquement.



*La robe ensanglantée de Joseph apportée à Jacob, François-Joseph Heim (1817).
Musée du Louvre, Paris.*

des morts et à maintenir les endeuillés dans le cercle des vivants. Il se voit déjà descendre au séjour souterrain pour y rejoindre son fils.

Mais aussi, cette fin de non-recevoir qu'il oppose aux réconforts qu'on voudrait lui dispenser a quelque chose de prophétique. Même s'il affirme que Joseph est mort et qu'il part vers lui au shéol, il laisse son deuil irrésolu, ouvert à un possible qui n'est pas formulé. Joseph, le fils qu'il a distingué parmi toute sa progéniture, le fils qu'il avait solennellement envoyé auprès de ses frères, peut-il avoir été tué par une bête sauvage sans que le Seigneur parle et s'explique ? Bien des années plus tard, quand les frères de Joseph annonceront à leur père que Joseph est « encore vivant », il arrive d'abord que « le cœur de Jacob fut engourdi ». Ce n'est qu'en

voyant les chariots et les biens que Joseph avait envoyés que « le souffle de Jacob fut vivant » (Gn 45,27). Ce que Jacob avait annoncé – qu'il mourrait et retrouverait son fils au shéol – a finalement lieu symboliquement : il meurt – son cœur s'arrête –, mais il reprend vie bientôt. Il rejoint son fils dans la vie, non dans la mort. Son refus de consolation de jadis prend alors tout son sens : une inspiration lui interdisait d'adhérer complètement à tous les rites du deuil et de croire définitivement à la mort de Joseph⁶.

« C'est Rachel qui pleure sur ses fils et ne veut pas être consolée »

Il est très remarquable que Rachel, l'épouse bien-aimée de Jacob, partage avec son mari la même réticence à laisser la mort devenir une réalité à laquelle des paroles permettraient de s'acclimater. C'est bien loin de la Genèse, dans le livre de Jérémie, que Rachel revient.

Rachel chez Jérémie

Après l'annonce d'une déportation longue en Babylonie (Jr 29), Jérémie prophétise que tous les clans d'Israël seront un jour rassemblés sur leur terre dans l'unité (Jr 31,1ss). Dieu alors établira avec les siens une « alliance nouvelle » qui sera écrite sur leurs cœurs (Jr 31,31-34). Mais auparavant, on entend le deuil que mène Rachel : « Ainsi parle le Seigneur : on entend des cris à Rama, des sanglots amers ; c'est Rachel qui pleure ses fils ; elle refuse de se laisser consoler au sujet de ses fils, car ils ne sont plus » (Jr 31,15). La matriarche est convoquée pour incarner la désolation qui suivit les déportations successives du royaume du nord (Israël) centré sur Samarie, puis du royaume du sud (Juda), dont la capitale est Jérusalem. Rachel est en

6. Que les actes de Jacob aient une portée prophétique, le texte de la Genèse le montre. Jacob envoie son fils Joseph encore tout jeune auprès de ses frères (Gn 37,13-14) : cet envoi en mission est solennel (le verbe clé « envoyer » est mentionné deux fois) ; on comprend que des enjeux essentiels affleurent dans cette scène apparemment modeste. Bien des années plus tard, quand Joseph se fait

reconnaître à ses frères, il répète par trois fois que ce n'est pas eux, que ce n'est aucune puissance humaine qui l'a fait partir en Égypte : c'est le Seigneur qui l'a envoyé (Gn 45,5-8). Dans la figure de Jacob, le vieux père envoyant son fils, il faut donc, de manière rétrospective, décrypter Dieu, prophétiquement annoncé, donnant mission à Joseph – lui-même une figure prophétique du Fils envoyé par son Père ?



effet la mère de Benjamin et la grand-mère d'Éphraïm par son fils Joseph ; or, Benjamin et Éphraïm sont des tribus clés du royaume du nord (qui est d'ailleurs parfois nommé simplement Éphraïm). Mais aussi, étant à Rama selon notre verset, elle se trouve dans une cité, à une dizaine de kilomètres au nord de Jérusalem, par où transitaient les déportés de Juda. Elle pleure donc pour l'ensemble du peuple, nord et sud confondus.

Il faut dire un mot sur Rachel que le livre de la Genèse nous a présentée. À vrai dire, on ne sait pas très bien si l'histoire de Rachel et de sa famille était tout à fait mise par écrit au temps où le texte de Jérémie fut rédigé. Certains ont même émis l'hypothèse que c'est la brève mention de Rachel par Jérémie qui a pu influencer l'écriture de l'histoire de cette matriarche dans la Genèse ! Nous prenons le parti ici de dire qu'il est possible de faire des liens entre la Genèse et Jérémie, même en l'absence de certitudes sur l'état des textes respectifs de ces deux livres quelques siècles avant notre ère.

Rachel dans la Genèse : pas consolée par un seul fils !

Rachel est l'épouse de Jacob avec qui elle a convolé sept ans après sa sœur Léa. Elle est la première aimée par Jacob, mais elle est stérile, tandis que Léa enfante rapidement des fils et une fille. Rachel subit en outre la dure loi de son père qui dispose de ses filles comme si elles étaient des esclaves. On n'entend d'abord aucune parole de la part de Rachel, mais un jour elle sort de son mutisme et de son état de victime. Elle expose devant son mari son tourment : « Donne-moi des fils, sinon je meurs » (Gn 30,1), puis elle a recours à divers expédients pour obtenir des enfants, jusqu'à ce que le Seigneur « se souvienne d'elle ». C'est alors qu'elle enfante Joseph et à cette occasion prononce deux paroles essentielles : « Le Seigneur a enlevé ma honte » et « Qu'il m'ajoute un autre fils » (Gn 30,24). Ces

courtes phrases sont fondamentales parce qu'elles témoignent d'une profonde connaissance de Dieu : Dieu est le premier garant d'une femme, celui qui lui répond et prend parti pour elle, il est aussi celui qui donne la vie et la donne encore, spécialement là où elle paraissait impossible. Ce témoignage est tellement puissant qu'il laisse supposer rétrospectivement toute une vie souterraine de Rachel dans l'intimité de ce Dieu, une vie qui fleurit soudain dans cette confession inspirée.

Rachel refuse de se satisfaire de la naissance de Joseph, elle renonce à être consolée par cet enfant inattendu. Ce fils est pour elle la promesse d'un autre enfant à venir. Rachel repousse les limites : elle ne veut pas d'un monde où ce qui est concevable et suffisant serait la norme. Si la vie vient de Dieu, alors il la donnera encore, car « rien n'est impossible à Dieu » (Gn 18,14).

De fait, Rachel enfantera un autre fils : Benjamin. L'accouchement a lieu à Bethléem Éphrata, au temps où elle entre en Terre Promise avec son mari Jacob et toute leur *smala*. Les couches sont difficiles et Rachel meurt en mettant au monde ce fils qu'elle avait prophétisé. Son époux élève sur son tombeau une stèle : la tombe de Rachel fait mémoire de la mort de la mère autant qu'elle rappelle la naissance d'un fils (Gn 35,16-20).

Anne, nouvelle Rachel inconsolable

L'expérience de Rachel est perçue comme fondatrice par les auteurs bibliques. Le personnage de la matriarche ressurgit de diverses manières ailleurs dans la Bible. Si le livre de Jérémie fait mention d'elle, ce n'est pas la seule fois qu'on la voit ainsi reparaître. Dans le premier livre de Samuel, Saül, un descendant de Benjamin qui était fils de Rachel, reçoit l'onction royale et devient le premier roi messie d'Israël. Or, juste après lui avoir conféré l'onction, le prophète Samuel l'envoie au tombeau de Rachel (1 S 10,1-2). Les premiers pas



du premier messie le portent donc auprès du tombeau qui rappelle paradoxalement la naissance d'un fils.

Quant à Saül, il fut annoncé, au tout début des Livres de Samuel, dans un cantique proclamé par une femme, Anne, qui ressemble beaucoup à Rachel. Comme Rachel, Anne est l'épouse bien-aimée, mais inféconde d'un homme, Elqana, et ce dernier est le mari d'une autre femme qui enfante sans difficulté. Anne pleure, inconsolable, parce qu'elle ne peut concevoir et qu'elle est humiliée méchamment par l'épouse rivale (1 S 1,6-7). Au sanctuaire de Silo, elle fait un jour la demande à Dieu d'un fils, promettant de le donner au Seigneur pour qu'il devienne desservant dans son temple (1 S 1,11). Selon une expression déjà employée pour Rachel, « le Seigneur se souvint d'Anne » une fois qu'elle est rentrée chez elle avec les siens : elle conçoit et met au monde Samuel, puis cinq autres enfants que le Seigneur *ajoute* à ce premier-né.

Anne et Rachel chez Jérémie et la voix du Consolateur

Il me semble que Jérémie connaît ces deux histoires et les superpose. Réentendons le début du verset dont nous sommes partis : « On entend des cris à Rama, des sanglots amers ; c'est Rachel qui pleure ses fils... ». J'ai dit que Rama était habituellement comprise comme la cité au nord-est de Jérusalem (sur le territoire de Benjamin) par où les déportés passaient pour se rendre en Babylonie. Mais Rama est aussi la cité d'Anne ! Ce n'est pas la même Rama – ce nom est assez répandu –, mais elle se trouve comme l'autre dans le royaume du nord (sur le territoire d'Éphraïm). Jérémie joue sur les noms de lieu et nous dirige vers Anne. Il donne ainsi à la Rachel qu'il met en scène des traits qui viennent aussi d'Anne, celle qui pleurerait à Rama⁷. Ces deux femmes ont été jusqu'au bout d'une expérience de désespoir sans remède, sans consolation ; et l'une et l'autre furent renvoyées

7. Les lieux sont souvent dédoublés dans la Bible. Il y a deux Rama, mais il y a aussi deux localisations différentes pour le tombeau de Rachel : à Bethléem, à 10 km au sud de Jérusalem (Gn 35,16-20) ou dans une localité inconnue sur le territoire de Benjamin à une dizaine de km au nord de Jérusalem (1 S 10,2). On pourrait donner d'autres exemples.

vers Dieu par leurs époux respectifs. À Rachel qui demandait des fils à Jacob, celui-ci lui rétorqua qu'il n'était pas à la place de Dieu (Gn 30,2). Quant à Elqana, en demandant à son épouse pourquoi elle pleurait et pourquoi son cœur était si triste, il amorçait un dialogue avec elle qu'elle alla poursuivre devant Dieu (1 S 1,8-11). Un Dieu mis en demeure de répondre à l'une et à l'autre.

De fait, dans le passage de Jérémie, c'est Dieu lui-même qui répond à Rachel : « Ainsi parle le Seigneur : Soustrais ta voix aux pleurs et tes yeux aux larmes ; car il y aura un salaire pour tes actions – oracle du Seigneur. Ils reviendront du pays de l'ennemi, il y a une espérance pour ton avenir – oracle du Seigneur. Tes fils reviendront dans leur territoire » (Jr 31,16-17). Suit tout un passage magnifique où Dieu dit son amour pour Israël, « Éphraïm, le fils chéri, l'enfant choyé ». En Jérémie 31,27, le Seigneur fait cette promesse : « Les jours viennent – oracle du Seigneur – où j'ensemencerais la maison d'Israël et la maison de Juda d'une semence d'humains et d'une semence de bêtes ». La formule fait écho à l'expression d'Anne, demandant au Seigneur de lui accorder « une semence d'hommes » (1 S 1,11). Quant au Seigneur qui fait se multiplier bêtes et humains, c'est bien celui qui agissait dans la maison de Jacob et rendait fécondes les femmes de Jacob – y compris la stérile Rachel – et les femelles de ses troupeaux (Gn 30-31)⁸.

La consolation aux limites d'un peuple

La Rachel que Jérémie nous fait voir et entendre refuse toute consolation parce que, fidèle à ce que le passé a enseigné, elle sait que ses larmes irrémédiables obligent en quelque sorte Dieu à venir, à parler, à agir. « C'est le Seigneur qui a enlevé ma honte » disait Rachel dans la Genèse. Cette honte ne relevait en rien d'une psychologie chancelante, prompte à s'affecter de tout. Elle exprimait plutôt cette

8. Notons au passage que le nom Rachel signifie « brebis ». Jacob joue d'ailleurs sur les mots quand il dit à son beau-père que, grâce à ses soins, « les brebis (les *rachels*) et les chèvres n'ont pas avorté » (Gn 31,38).



humiliation de fond qui pèse sur des humains – des femmes, en l'occurrence – quand ils ne s'avèrent pas capables aux yeux du monde de faire ce que l'on attend d'eux. Rachel et Anne ont vécu chacune une expérience de Dieu qui excédait leurs cas particuliers. Dans leur incapacité initiale à concevoir et dans les tourments personnels et sociaux qu'une telle attitude entraîne, dans leur insatisfaction aussi à l'égard de tout réconfort humain, elles ont fait la connaissance de Dieu, elles ont appris la manière dont il répond aux humains et de quelle façon il les console.

« Que le Seigneur m'ajoute un autre fils » clamait Rachel sans crainte de paraître imprudente ou insatiable, « le Seigneur donnera la puissance à son roi et relèvera la corne de son messie » chantait Anne à un moment où les institutions d'Israël s'épuisaient et où personne ne voyait qui pourrait assumer le pouvoir ; Anne pressent que, de même que Dieu lui a donné un fils, Samuel, de même il donnera un fils à son peuple : Saül, fils de Qish, puis David fils de Jessé⁹.

Trouver le Verbe de vie

Les histoires de Rachel et d'Anne ne sont pas de jolies anecdotes qui finissent bien. Chacune de ces femmes est descendue dans l'abîme de sa propre affliction, là où aucun mot humain ne peut plus être acceptable. Il y a certes des drames et des deuils que des paroles apaisent, que des gestes aident à assumer pour continuer à vivre. Mais il en est aussi certains qui cristallisent en eux le tourment indicible du monde : l'enfant qu'on ne peut concevoir, celui qui est parti un jour et dont on n'a plus de nouvelles, le fils dont on annonce la mort symbolisent en quelque manière toute l'impuissance humaine devant la vie fragile, impossible ou brisée. Certains portent ces douleurs, au risque de se heurter à l'absurdité des choses et de se

9. Rachel en son tombeau, près duquel Saül se rend après son onction, semble continuer à irradier son mystère originel. Rachel avait en effet annoncé un autre fils en plus du premier. Saül, le premier messie, sera remplacé par un autre, David. Un fils en amène un autre.

désocialiser du reste des vivants. Ils ne le font pas par folie, ni par déni de l'humaine condition qui est vouée à la mort, mais au nom d'une espérance enfouie plus profondément que là où les mots humains peuvent parvenir. Refuser d'être consolé, c'est se mettre à l'écoute du Verbe en nous – ce Verbe que le parasitage des paroles prudentes et convenables rend souvent inaudible.

Au matin de Pâque, écoutez dans le jardin : des pleurs, une lamentation amère. C'est Marie de Magdala qui pleure et ne veut pas qu'on la console. Elle cherche le corps du Seigneur, son Bien-aimé. Et elle ne sera pas consolée tant qu'elle ne l'aura vu et touché (Jn 20, 1-18). La consolation est ce passage – cette Pâque – vers un registre radicalement nouveau : la présence du Ressuscité qui nous ressuscite avec lui.

Frère Philippe LEFEBVRE *o.p.*
Fribourg (Suisse)